

Le suicide

JPS ACTES 2006

www.preventionsuicide.be

Une initiative du Centre de Prévention du Suicide

Vendredi 06 février 2006

**« Qu'est-ce qui fait vivre?
Le suicide: échec ou
carence de vie? »**

Conférence pluridisciplinaire

**Dans le cadre des troisièmes Journées de la Prévention
du suicide en Communauté Française**

Introduction

Par Axel GEERAERTS
Directeur du Centre de Prévention du Suicide

Première intervention :

Baudouin Decharneux,
Chercheur au FNRS, Professeur à l'ULB et Directeur du département de philosophie et des sciences des religions

Deuxième intervention :

Philippe Grollet
Président du Centre d'Action Laïque

Troisième intervention :

L'abbé Eric De Beukelaer
Porte-parole des Evêques de Belgique.

Rencontre animée

Par Eddy Caekelberghs
Journaliste à la RTBF.

Introduction

Par Axel Geeraerts

Directeur du Centre de Prévention du Suicide

Parce qu'il touche l'ensemble de la population, toutes les générations, toutes les classes sociales ; parce qu'il se classe parmi les premières cause de mortalité en Belgique avant les accidents de la route ; parce que les taux de suicides en Belgique sont parmi les plus élevés en Europe ; le suicide est un problème important de santé publique dont il faut se saisir.

En organisant les « Journées de la Prévention du Suicide », le Centre de Prévention du Suicide entend mettre sur la place publique la question du suicide et des comportements suicidaires.

Oser le questionnement, oser le dialogue, est une première étape pour rompre le malaise.

Pour rappel, ces journées s'articulent sur 2 axes :

- Le premier axe vise à sensibiliser le public à la question du suicide en lui proposant de rencontrer et d'interpeller des professionnels de la prévention. C'est ainsi qu'hier après-midi a eu lieu un débat-forum intitulé : « le suicide, parlons-en ?! ». Cette rencontre fut pour nous l'occasion de rencontrer ceux qui, de près ou de loin, ont été touchés par cette question. Expérience un peu inédite pour nous professionnels, plus habitués à jargonner entre nous qu'à débattre directement avec le grand public. Mais la qualité des échanges et témoignages entendus hier, nous ont montré une fois de plus combien la prévention gagne à être sans cesse réinterrogée.
- Parallèlement, c'est le deuxième axe de ces journées, nous voulons profiter de ces moments pour proposer à l'ensemble des professionnels confrontés à cette problématique dans leur pratique quotidienne, mais aussi à d'autres non professionnels, l'opportunité de réinterroger certains aspects de leurs pratiques ou de mener avec d'autres penseurs une réflexion plus large sur les enjeux du suicide et de sa prévention.

A terme, ces journées ambitionnent de s'inscrire dans une action internationale menée en partenariat avec la France où des « Journées Nationales pour la Prévention du Suicide » existent déjà depuis une dizaine d'années.

Le suicide en Belgique, comme dans la plupart des pays industrialisés, est une cause de mortalité qui entraîne chaque année plus de deux mille décès. Ces faits et bien d'autres jettent la lumière sur un problème qui résiste à toute interprétation générale. Partant de là, la recherche de réponse doit, pour nous, passer par une interrogation sur les causes et les motifs de cet acte radical qu'est le suicide. En médecine, le diagnostic précède en principe la thérapie. Et bien, si on tente d'aborder la question du suicide de la même manière, on doit étudier de multiples facteurs. Il faut se donner la peine d'étudier la problématique tant du point de vue psychologique que sociologique et anthropologique. Néanmoins, on peut déjà reconnaître qu'il n'existe pas pour nous de schéma interprétatif universel mais des perspectives diverses qui, même réunies, ne permettent qu'une vue approximative du suicide.

Le thème des journées organisées en France était : « Envie de la vie, le suicide n'est pas une fatalité ». Plutôt que d'avancer sur base d'une affirmation, certes bien nécessaire à l'heure actuelle, nous avons préféré prendre les choses un peu plus en amont en nous interrogeant, dans le cadre de cette troisième *Journée*, sur « Qu'est-ce qui fait vivre ? Le suicide, échec ou carence de vie ? ».

En effet, en dehors de toutes les dimensions individuelles et intrapsychiques qui doivent être prises en compte pour comprendre et analyser un acte suicidaire, le suicide pris dans sa globalité nous renvoie à une question sociale beaucoup plus fondamentale : qu'est-ce qui peut pousser un individu à choisir la mort ? Mais peut-être serait-il plus exact de formuler la question autrement : qu'est-ce qui peut pousser un individu à renoncer à la vie ? Par choix ? Parce qu'il est en carence de cette vie dont il est question ? Ou que cette vie est un échec en soi ? Mais au fait, de quelle vie parle-t-on ?

Pour aborder ces questions, nous avons choisi non pas d'inviter des spécialistes en suicidologie mais bien plutôt d'ouvrir le débat à des penseurs provenant d'horizons différents : philosophique, laïque et religieux. Je remercie donc Monsieur Baudouin Decharneux, professeur à l'ULB, chercheur au FNRS et directeur du département de philosophie et des sciences des religions à l'ULB ; Monsieur Philippe Grollet, président du

Centre d'Action Laïque et l'abbé Eric De Beukelaer, porte-parole des Evêques de Belgique, d'avoir accepté de nous donner aujourd'hui leurs points de vue respectifs sur la question.

Permettez-moi avant de terminer, de remercier l'Université Libre de Bruxelles qui nous accueille gracieusement ce soir.

Et enfin un grand merci à Monsieur Eddy Caekelberghs, journaliste à la RTBF, d'avoir accepté d'animer le débat de ce soir.

Un grand merci, je vous souhaite à toutes et à tous une excellente soirée.

Première intervention :

Par Baudouin Decharneux

Chercheur au FNRS, professeur à l'ULB et directeur du département de philosophie et des sciences des religions

Merci tout d'abord pour cette invitation.

Je dois dire que sans faire de déballage personnel, j'avais envie de refuser ce débat aujourd'hui pour une raison qui m'est tout à fait personnelle, c'est qu'il y a plus de 30 ans, quand mon père est décédé, pendant plusieurs années j'ai envisagé cette hypothèse pour moi-même. J'étais très jeune mais avais peut-être la chance d'avoir des personnes autour de moi. Je n'en ai jamais parlé à personne mais c'est quelque chose qui m'a traversé l'esprit à plusieurs reprises et très sérieusement. Récemment, j'en ai parlé à un de mes amis qui est notaire et qui a perdu un de ses enfants il y a des années. Nous avons parlé de ça pour la première fois à deux, et lui même avait eu le même sentiment : qu'est-ce qui peut amener un être humain à un moment donné à penser profondément qu'en fait ce serait mieux de terminer, que le poids est excessif ? C'est un grand débat qui, à mon avis, a déjà dû effleurer au moins 90% d'entre vous un jour. Je crois que tous, un jour, on y a pensé.

Et ce n'est pas illégitime. De mon point de vue, les hommes ont un propriétaire légitime, c'est eux-mêmes. Il n'est peut-être pas illégitime de penser à cela. C'est d'autant plus insidieux que nous vivons dans une société qui éprouve une véritable fascination pour la mort. Il suffit de regarder un programme de télévision ! D'ailleurs, pour mettre maintenant une nuance moins grave dans mon propos et pour vous faire rire une minute, j'avais des amis très bien pensants, un peu chrétiens et tout et tout, qui voulaient que leurs enfants soient bien éduqués, donc ils avaient décidé que dès qu'il y avait plus de 10 morts dans un film, on l'arrêtait. Ils ont vu très peu de films !

Cette fascination pour la mort a quelque chose d'étonnant. Des statistiques assez amusantes disent qu'en moyenne, un enfant aux Etats-Unis ou en Europe assiste par an à 12.500 mises à mort à la télévision. Donc, en fait, la mort au quotidien est complètement banalisée tout en étant dans une société qui en même temps se pique d'être absolument non violente. Nous sommes dans un monde où nos enfants regardent des films où on torture

les gens d'une façon impensable, mais en même temps si l'un d'entre eux renverse tout au GB parce qu'il lui prend une crise et que vous lui donnez une claque, tout le monde vous regarde comme si vous étiez la réincarnation d'Hitler. Il y a là un paradoxe dans notre société et qui chez nous fait encore sourire mais au Etats-Unis fait des dérapages extraordinaires. Parce qu'un enfant en général sait faire très tôt la différence entre un univers symbolique et l'univers réel. C'est une des forces de l'enfance. Mais tout dépend de la société dans laquelle il évolue, dans quelle famille il est élevé. Beaucoup d'enfants aujourd'hui commencent à avoir du mal à faire la différence entre ces deux mondes, qui sont d'un côté un monde de l'imaginaire et de l'onirisme débridé et de l'autre côté ce monde réel dans lequel nous sommes et, où, malheureusement, nous n'avons pas une dizaine de vies sous la main.

Le premier facteur que je voudrais pointer, c'est une société d'une grande banalisation de la violence qui entraîne une fascination de la mort. Des études ont été très bien menées par des penseurs français sur la question de la symbolique de la mort. L'école de Durand notamment a très bien mené ça en montrant qu'en fait cette fascination de la mort était nécessaire dans une société qui est très fort pétrie d'idéologie du progrès et de la réalisation.

La deuxième chose que je voudrais pointer, ce sont des chiffres qui m'ont frappé il y a huit jours. La fondation Fortis, association investie essentiellement dans l'aide aux plus défavorisés en Belgique et qui a aidé plus de 1850 projets, fêtait ses dix ans. Or, en 10 ans, la paupérisation a augmenté dans notre pays en termes très significatifs. Donc contrairement à toutes les projections qui avaient été faites à l'époque, on constate qu'aujourd'hui 14% des personnes en Belgique sont en état de précarité et que 4% de la population se trouve au seuil de paupérisation. Une des composantes de cette paupérisation, c'est le caractère de solitude de beaucoup de personnes qui sont dans cet état. Il n'est donc guère étonnant qu'on retrouve là-dedans des jeunes. Pour beaucoup de mes étudiants, je suis étonné de la charge humaine qu'ils ont sur eux à un âge où ils sont encore en train de se former. Très jeunes, ils mènent de front une série de responsabilités dans un monde extrêmement exigeant et les plus âgés, en plus d'être embarrassés d'une charge constante, se retrouvent dans un univers qui semble leur faire voir qu'ils sont inutiles. Faut-il culpabiliser la société ? Non, sans doute pas. Mais ces deux facteurs-là, à mon avis liés à la solitude, et si je tiens compte un peu de mon expérience personnelle où j'ai eu la chance de ne pas être seul ou trop seul, je peux bien imaginer ce que ça doit donner quand on est tout à fait seul dans un moment pareil. On sent

que les choses se dérobent sous vous sans qu'on puisse véritablement se ressaisir, je crois qu'on touche à quelque chose de très important, le social est quand même lié à ce genre de choses mais je vais nuancer mon propos tout de suite.

Le troisième facteur que je voudrais pointer, c'est la question de ce que j'appellerais dans la société en général, la pression morale. Mais une pression morale qui a plus trait au « politically correct » qu'à toutes confessions, toutes convictions confondues ; la morale au sens « noble » du terme. Cette pression est très lourde, dans une société extrêmement normalisante et une société d'autant plus violente au quotidien qu'elle masque profondément sa violence. Ce qui dès lors m'amène à penser que ce n'est pas étonnant que ce soit dans les pays dit développés qu'on rencontre des taux de suicide importants. Je pense véritablement que le facteur de solitude lié à la pression morale qui pèse sur les personnes est extrêmement destructurant. Quelle pression morale ? Il ne faut pas chercher très loin, je pense à mes enfants, d'ailleurs j'en parle souvent : qu'est-ce que je ne leur impose pas à ces pauvres enfants par rapport à la génération qui a précédée ? Ils doivent connaître des langues, être sportifs, réussir à l'école, avoir un sens artistique, bref ils doivent être la projection de tout ce que leur père ou leur mère n'a pas réussi, en même temps s'assurer une place dans la société d'aujourd'hui et en même temps avoir l'air heureux. C'est lourd !

Prenons un autre exemple caricatural de notre société : les femmes. Qu'est-ce que nous ne demandons pas aux femmes de notre société ? Cela en est même risible. Vous prenez n'importe quel magazine à destination du public féminin et vous voyez ce qu'on empile sur la tête des femmes en termes d'exigences, il y a un moment donné où vous vous demandez si ce n'était pas plus confortable d'être servante dans l'Empire Romain. C'est l'horreur, il faut être beau, en bonne santé, être pétillant, dynamique, avoir des enfants, et on commence à rencontrer des gens dans la société qui vous disent : « je ne me suis pas pleinement réalisée, je n'ai pas d'enfant ». Ou bien « je ne travaille pas depuis 10 ans », ou « j'ai un trop grand nez », ou « je pèse 10 kilos de trop », et c'est un drame. Mais si vous voulez réfléchir un peu, la génération qui nous a précédés et qui avait ses problèmes aussi, moi je n'ai jamais vu autour de moi les gens vivre avec tant de souffrance des situations qui sont tout à fait normales et dont un philosophe dirait que c'est « être au monde » et qu'être au monde, ce n'est pas une sorte d'entité virtuelle. Et pourtant de plus en plus, cette pression s'accroît sur des catégories tout entières de la population à des fins qui généralement sont platement mercantiles, tout simplement.

Et donc il ne faut pas chercher trop loin les facteurs, ici ce sont des fins platement mercantiles, là cette obsession de réalisation de soi, cette obsession d'être le premier, qui induit aussi dans nos sociétés un mal-être très profond.

Avec la pression morale, la paupérisation, et la fascination de la mort, et surtout la fascination médiatique et virtuelle, on tient quand même des éléments qui sont très constitutifs d'un mal-être qui se métamorphose en idées suicidaires : vouloir se supprimer, s'estimer inutile ou être dans un état tellement dépressif qu'on ne voit plus que cette solution-là, peut-être pour appeler au secours d'ailleurs et puis pour ne plus être là. Moi, il me semble que ce sont les trois facteurs que je pointerai.

Maintenant, les remèdes ne sont pas simples, et très souvent dans ce type de maux diffus, il n'y a pas de « y a qu'à ». Je crois que c'est un peu nous tous, nous tous et tout le temps, quelle pression nous infligeons à nous même, et quelle pression nous infligeons aux autres, et pouvoir un peu revenir dans un univers où nous acceptons que les vraies valeurs doivent nous ramener à une forme de modestie ou d'humilité par rapport aux enjeux de notre propre vie. Le nombre de personnes que je rencontre et qui me disent (comme je suis philosophe c'est un peu comme les prêtres, d'ailleurs nous avons souvent les confessions des personnes qui écoutent les conférences) : « j'ai raté ma vie » ! Curieux concept. Et pourquoi ? « J'aurais voulu faire telle étude et je ne l'ai pas fait ». En fait elle n'a rien raté du tout, elle est dans le fantasme d'avoir échoué quelque chose parce qu'on lui renvoie une image que si elle n'a pas fait ça, c'est un échec. Mais la plupart du temps, si dans sa vie on a tout simplement transmis au suivant un petit quelque chose, on a été un maillon plus qu'utile. Qu'est-ce que nous espérons ? Si tout le monde était Michel-Ange, ça se saurait ! Nous sommes là pour un court moment et accepter que ce court moment soit le plus plein possible sans mettre trop de pression sur ce que nous avons laissé derrière nous, est essentiel. Et pourtant, je crois que beaucoup de gens ressentent cette frustration en profondeur, au nom d'un simulacre de la vie.

Mais le problème, et j'arrête là dessus, est qu'on a beau le savoir, le dire, l'exprimer, il n'empêche que ça fait mal et que c'est plus profond qu'on ne le croit. On n'exorcise pas seulement en le disant. Je prendrais un exemple d'il y a quelques années : une femme que je connaissais vit une divorce très douloureux et dans ces moments-là, les gens disent des choses qu'il ne faut pas dire, des choses qu'ils ne pensent même pas d'ailleurs, bref son mari lui a dit ce qu'il pensait d'elle. Il lui a dit ce qui peut faire le plus mal à

quelqu'un. Elle savait que c'était absurde, que cela n'avait aucun sens, mais il n'empêche que cela fait très mal. Parce qu'il avait tapé sur les stéréotypes, il avait dit : « t'es vieille, regarde ta tête... ». C'est faux, elle le savait, mais le fait de l'avoir dit ça joue presque comme un sort dans les sociétés traditionnelles, c'est-à-dire que la personne se déconstruit par rapport à ça, car le monde qui l'entoure lui renvoie cette image-là en permanence. Je crois que par rapport à cela nous avons tous un travail de redressement à faire par rapport à nos valeurs propres, en disant qu'on peut démonter cela, que ce n'est pas une fatalité. Mais il faut bien dire, il faudra en revenir à une conception globale de la société qui remet les valeurs éducatives au centre des enjeux. On est en train de verser dans un monde où nous empilons trop d'exigences technologiques sur la tête des gens et trop de ce que les anglais appelleraient des « skills », des sortes de compétences que ces gens croient qu'ils doivent acquérir. Autrement qu'est-ce qu'ils seraient au monde ? Non, je crois qu'il faut revenir à des choses plus fondamentales, et on pourra alors peut-être démonter ces chiffres qui moi m'affolent car ils touchent en plus les personnes les plus fragiles. C'est vraiment clair, ce n'est pas le hasard, ce n'est pas une pathologie qui frappe des gens qui malheureusement ont une faiblesse nerveuse pour laquelle on va lutter en termes de santé publique, une épidémie touchant un prototype de personnes qu'on peut traiter d'une certaine façon parce qu'elles ont tel type de problème. Non, ce n'est pas ça, c'est véritablement une épidémie de type sociale, c'est-à-dire que ça touche ceux que la société met insidieusement au banc de ce qu'elle considère comme étant la normalité. D'autres chiffres que je ne connais pas, notamment sur l'homosexualité, sont effrayants également. Je suis très interpellé par ça. Voilà je m'arrêterai là.

Deuxième intervention :

Par Philippe Grollet

Président du Centre d'action laïque

Qu'est-ce qui peut pousser un individu à choisir la mort ? Mais, comme le suggère Axel Geeraerts, il est plus exact de formuler la question autrement : qu'est-ce qui peut pousser un individu à renoncer à la vie ? Et surtout « *de quelle vie parle-t-on ?* »...

La pulsion de vie est un des ressorts les plus universels. On parle d'instinct de conservation. On voit les trésors d'énergie déployés par les êtres vivants de toutes espèces, humaine ou animales, mais aussi végétales et monocellulaires, pour vivre, survivre et se reproduire, donc donner la vie. La pulsion de vie n'est pas une spécificité culturelle, spirituelle ou religieuse. Ce n'est même pas une spécificité de l'animal humain. Mais, à l'inverse, le suicide est un acte exclusivement humain. Pourtant le suicide nous choque. Il est, a priori, incompréhensible. Il est tant « hors norme » qu'il conserve, aujourd'hui encore, un aspect tabou qui, à n'en pas douter, rend plus difficile encore la recherche de ceux qui s'attellent à ce phénomène.

Cependant, le suicide est profondément humain et commun à toutes les sociétés, à toutes les époques. Les stoïciens considéraient le suicide comme un départ prématuré, certes, mais légitime. A l'inverse, il n'y a pas si longtemps en Europe, les sociétés théocratiques poursuivaient pénalement le suicide. Il y a quelques siècles, on exposait les corps des suicidés en les pendant au gibet et ils étaient privés de rites funéraires. Et aujourd'hui encore, la plupart des religions considèrent le suicide comme un meurtre, une violation de la loi divine. Mais gardons-nous des simplifications !

Volontairement, je me limiterai à l'évocation des suicides délibérés. Le suicide de ceux pour qui le passage à l'acte se fait hors contexte d'une crise de démence ou d'altération brutale de la conscience ou du jugement, sous l'effet de substances psychotropes notamment... Je laisserai également de côté les suicides qui résultent, à la longue, d'une dépression profonde.

Est-ce que poser la question « Qu'est-ce qui pousse un individu à renoncer à la vie ? » nous permettra de poser le problème ? Je ne le pense pas, ou alors, d'une manière tronquée. Aussi tronquée par exemple que dans le débat sur deux délicates questions éthiques, l'avortement et l'euthanasie. Il y a bien

un rapport avec le sujet d'aujourd'hui. Les religieux anti-avortement ne prétendent-ils pas mener leur combat « pour la vie » et, au passage, « contre les tueurs de vie » ? Tout comme les adversaires de l'euthanasie qui se présentent, eux aussi, comme les défenseurs de la vie contre les apôtres de la mort. Or le débat sur l'interruption volontaire de grossesse ou sur l'euthanasie n'oppose pas d'un côté le camp de la vie et de l'autre, le camp de la mort, mais de part et d'autre des personnes qui attachent à la vie un prix très élevé, certes, mais dont l'approche est différente.

De même, demander l'euthanasie pour soi, la demander de manière réitérée et l'obtenir, ce n'est pas choisir la mort. C'est gérer les conditions du terme, par ailleurs inévitable, d'une vie par ailleurs condamnée. En cela, l'euthanasie peut être un hymne à la vie et un pied de nez à la mort. Car décider de ce qu'on veut faire de la fin de sa vie donne un sens à cette vie même. Si j'évoque ici l'euthanasie, c'est qu'au plan philosophique, elle est une sorte de suicide qui n'a absolument rien de pathologique, rien de « contre-nature ».

Mais l'acte désespéré (suicidaire ?) d'une mère ou d'un père qui se jette dans les flammes pour sauver son enfant avec le risque d'y périr lui-même ou l'acte héroïque du sous-marinier qui referme sur lui une porte étanche qui permettra la survie du reste de l'équipage, mais qui ne lui laissera à lui pas d'autre perspective que la mort, ces actes sont-ils des suicides dictés par une « pulsion de mort » ? A l'évidence, non. Même si ces exemples sont extrêmement marginaux, les suicides de sacrifice ne résultent certainement pas d'un choix de mort. Un peu comme Jésus qui traverse le Jardin des Oliviers en sachant très bien où son chemin va le conduire et il ne change pas de route. Il offre consciemment sa souffrance et sa vie pour le salut des hommes. Selon la mythologie chrétienne, lui aussi porte l'acte de suicide quelque part. Sacrifier sa personne. Sacrifier sa vie, c'est aussi se suicider. Sinon, les mots n'ont plus de sens. Et le sacrifice de sa propre vie pour en sauver d'autres, ce n'est pas « choisir la mort », ni le « symptôme d'une maladie cachée »... .

Au contraire, le sacrifice de sa vie en se faisant exploser dans la foule, pour tuer un maximum de monde et satisfaire un prescrit religieux, dans l'espoir d'une vie éternelle agrémentée des câlineries d'un bataillon de vierges complaisantes, pour moi, ce n'est pas « choisir la vie » ! Décidément, rien n'est simple ...

Boire la ciguë (ou recourir à toute autre technique millénaire ou moderne), parce que la vie qui se profile est irrévocablement privée de ce qui lui donnait sens, n'a rien non plus de pathologique et n'est pas, à mes yeux, la manifestation d'une aberration ou d'un échec. Ce peut être le constat, serein, qu'on a tiré de la vie tout son suc et de l'existence tout ce qu'on pouvait et qu'il est temps de tirer sa révérence au moment choisi. Avant de regretter d'être encore là !

L'absence de réponses adéquates à la problématique de la vieillesse peut être aussi une cause de désespoir d'un certain nombre de personnes âgées et un incitant au suicide au motif « *Je ne sers plus à rien* », « *Je ne suis plus qu'une charge* ». Ces clichés nous renvoient à la question du sens de la vie. Oui, la vie peut être « utile » même si, à première vue, il ou elle n'est plus capable de « produire ». D'ailleurs, de quelle « production » parle-t-on ? Et de quelle « utilité » est-il question ?

Mais le suicide d'une personne âgée peut avoir aussi une tout autre signification : « *J'ai bien vécu, j'ai joui de la vie, l'âge et la maladie sont là, je ne souhaite plus me traîner du fauteuil au lit et du lit au fauteuil, malgré le sourire de mes enfants et de mes petits-enfants, je préfère partir avant de devenir gâteux* ». Cette manière de tirer sa révérence me semble la plus belle manière de mourir. C'est celle que je souhaite à mes amis et à moi-même. Et je ne concevrais pas une action de prévention contre ce genre de suicide, au nom de je ne sais quelle fumeuse théorie jusqu'au-boutiste de la vie.

Le suicide d'honneur, ou le suicide d'orgueil de celui qui ne peut accepter l'humiliation, l'échec, l'opprobre ou la ruine, ou le suicide d'« amour » de celui qui ne peut accepter la disparition de l'être aimé, le suicide de coquetterie de celui qui ne peut accepter d'être diminué physiquement, de vieillir, ou de perdre son statut... ne sont pas forcément un « choix de mort ».

J'y vois surtout la manifestation d'un conflit de valeurs. Dans le référentiel de celui qui se suicide, la vie a soudainement perdu son sens, parce que, si précieuse soit la vie, elle n'a pas forcément la valeur ultime par rapport à d'autres principes qui font sens aux yeux de celui qui se suicide.

Ceci m'amène à la question, à mes yeux fondamentale, des valeurs et du sens de la vie. Et ce, d'autant plus que depuis la mort des dieux, on ne peut plus compter sur eux, ni sur leurs ministres, pour nous dicter ces valeurs. Cette vie est d'autant plus précieuse qu'elle est unique et qu'il n'y aura ni

rappel, ni prolongation dans un paradis imaginaire. Quel sens a donc cette vie mortelle ? A-t-elle un sens prédéfini, révélé ou dicté, qui serait imposé ou qui serait à rechercher ? Qui serait « qualifié » pour nous montrer le sens de la vie ? La vie serait-elle un don de Dieu auquel il faudrait rendre compte ? Non, cette vie a le sens que chacun veut bien lui donner. Et même si ce n'est pas forcément confortable, la « bonne nouvelle », c'est qu'il appartient à chacun de donner sens à sa vie.

Et c'est précisément à ce niveau que le rôle des éducateurs (parents et enseignants notamment) est primordial. Non pour expliquer le sens de la vie à des jeunes confrontés à l'angoisse d'un monde qui a perdu beaucoup de ses anciens repères, mais pour aider ces jeunes à prendre conscience qu'eux-mêmes donneront (ou pas) sens à leur propre vie.

Ce rôle éducateur est d'autant plus important qu'on ne peut pas dire que le terrain laissé par les théologiens ait été récupéré par les philosophes. Au contraire, le marché est investi, d'une manière prégnante, par la nouvelle théologie de la concurrence, de la compétitivité et de la publicité. La performance, la jeunesse éternelle, le sexe facile et la marchandisation générale sont les nouveaux mythes qui nous permettraient d'interpréter la condition humaine.

Alors si on n'est pas forcément jeune, riche et beau, à quoi bon vivre ? Si, à 18 ans, on constate qu'on ne sera jamais lauréat du concours Reine Elisabeth, ni champion olympique, ni prix Nobel, à quoi bon vivre ? Quelles réponses ? Ouvrir les yeux et faire observer qu'il y a mille manières de remplir une vie et mille possibilités de s'y épanouir très différemment des clichés médiatiques. Ouvrir les yeux et faire observer que les canons publicitaires (jeunesse, beauté, argent, pouvoir) ne font pas pour autant le bonheur et que bien d'autres valeurs existent. Ouvrir les yeux et faire observer, peut-être à l'occasion de la disparition d'un proche, qu'on peut trouver équilibre, amour, tendresse et reconnaissance sociale, modestement, loin des télé, de la jet-set et du pouvoir. Ouvrir les yeux et observer que l'altruisme, indépendamment de toute considération moralisatrice, est un moyen naturel et efficace pour donner sens à sa propre vie et en tirer des satisfactions d'une autre nature.

Mais il ne me semble pas possible de terminer ces propos relatifs au suicide sans évoquer une dimension politique incontournable : évidemment, l'éducation et la philosophie peuvent amener les jeunes à découvrir diverses manières de s'épanouir, sans s'obnubiler sur les clichés *people* et en acceptant l'échec. Mais comment faire en sorte que les jeunes aient foi en

eux-mêmes et en l'avenir, si tout concourt *a priori* à leur exclusion et à l'anéantissement de toute perspective ?

Le suicide peut aussi trouver sa cause dans l'exclusion sociale, elle-même à l'origine de succession d'échecs, de marginalisation, de carences et au bout du compte, de désespoir. Quand le suicide survient alors, n'est-ce pas plutôt le syndrome d'une pathologie sociétale ? Le malade n'est-il pas plutôt la société qui a anéanti les perspectives que celle ou celui qui a mis fin à ses jours ?

Le nombre des suicides est en croissance. Y a-t-il corrélation entre cette progression et celle du chômage, l'exclusion, le stress... ? D'autres ici disposent peut-être de la réponse. S'il advenait qu'elle soit positive, la conclusion ne serait pas médicale, psychologique, ni philosophique, mais bien économique et politique.

Troisième intervention :

Par l'Abbé Eric De Beukelaer

Porte-parole des Evêques de Belgique

D'abord, je voudrais dire que face à la question du suicide, quelles que soient nos convictions intérieures, on est face à un enjeu qui nous touche et qui nous dépasse. Mon intervention ensuite sera spécifique aussi de par le point de vue confessionnel situé dans lequel je me situe.

Qu'on soit croyant, incroyant, qu'on soit philosophe ou pas du tout, il y a certainement une chose que nous partageons tous : aucun d'entre nous n'a choisi de naître et aucun de nous ne peut échapper au fait qu'il va mourir. Donc la vie humaine est à la fois quelque chose qui est donné et en même temps c'est aussi toujours une contrainte. On ne choisit pas de naître homme ou femme, belge ou afghan, au 18^{ème} siècle ou aujourd'hui. C'est un donné !

À partir de là, il est vrai que les philosophies ont une approche différente de ce donné. La tradition chrétienne et la plupart des traditions religieuses diront que ce donné est également un appel à une mission. Faire de sa vie, dans la tradition chrétienne, une mission d'amour selon les deux dimensions de l'amour : la dimension de l'amour « éros », l'amour-désir, et la dimension de l'amour « agape », c'est-à-dire de l'amour-mission. Si notre vie est une mission, c'est qu'à la fois notre désir puisse se réaliser mais qu'en même temps notre vie soit une mission d'amour, faire le bien des autres, rendre ce monde un peu meilleur. C'est ce que dans la tradition chrétienne on considère comme un peu l'enjeu de cette vie qu'on n'a pas choisie, aucun d'entre nous n'a choisi de naître et tout le monde sait bien qu'un jour il va mourir. C'est au nom de cela que la tradition chrétienne a toujours dit : ta vie ne t'appartient pas. Et là, sans doute, avec Philippe Grollet nous ne sommes pas tout à fait d'accord. Et c'est au nom de cela que par le passé le jugement moral sur le suicide était très sévère. Tout simplement parce qu'on ne connaissait pas encore la psychologie et tous les méandres de l'être humain et que sans doute aussi on vivait dans une société plus répressive et contraignante. Aujourd'hui – et fort heureusement – le regard a bien changé. Comme prêtre j'ai enterré autant de gens qui se sont suicidés que de personnes qui étaient parties autrement et que celui qui n'y a jamais songé, comme disait Benoît Decharneux, lance la première pierre, et que celui qui n'a rien à se reprocher se mette à juger celui qui le fait.

Alors ce suicide, est-ce qu'il est un échec, une carence de vie ? Je vais laisser de côté le suicide qui est plutôt une forme d'euthanasie, c'est-à-dire, comme disait Philippe Grollet : « je suis à la fin de ma vie, je ne veux plus vivre ». Je laisse de côté également le suicide pathologique. Mais le suicide dans tout ces autres cas, plus dramatiques, qu'en est-il ? Moi, je l'ai toujours considéré comme un cri de vie. Un cri de vie. C'est-à-dire : « ma vie telle qu'elle est là, je ne la supporte plus, je ne la veux plus, alors allons voir ailleurs ». Je crois que nous sommes faits pour la vie, et je ne parle pas de la vie biologique mais de la vie qui nous donne envie d'avancer. Ce n'est pas toujours facile mais il y a en nous quelque chose qui nous pousse à aller de l'avant. Si, à un moment donné, plus rien ne me pousse à aller vers l'avant, alors il y a différentes solutions. Je peux me prendre un joint, en prendre deux, prendre une seringue, me rendre soul, devenir alcoolique, Une autre façon sera de dire tout simplement « tirons un trait, je rends mon ticket d'entrée ». Pour moi, c'est une façon de réagir dramatique mais ce n'est pas la pire. La pire des réactions c'est le cynisme, l'embourgeoisement froid : parce que je ne supporte plus cette vie, je vais devenir un être froid et plat et je prends mes petits plaisirs et j'écrase tout le monde, de toutes façons je m'en fiche.... Pour moi, ça c'est la pire des morts, c'est la mort de l'âme. Le suicide est un cri de vie. Pour la société, je crois, oui, il est un échec. Un échec collectif. Le suicide est multiforme. Le suicide de l'adolescent, le suicide de celui qui est dans la quarantaine, le suicide du veuf ou de la veuve solitaire, ou bien le suicide de celui qui est dans une dépression profonde ou qui n'arrive pas à passer un cap, quel qu'il soit.

Il y a une augmentation du suicide, elle est indéniable. Alors c'est vrai qu'elle pose question. Si je mets de côté les gens qui vivent en précarité, beaucoup de gens qui ont un salaire très modeste aujourd'hui vivent objectivement mieux que les empereurs du moyen âge. Et pourtant dans cette société-ci, entre 25 et 45 ans, qui est un peu l'âge de la maturité, tant d'entre nous se suicident ! Cela pose question.

On a parlé d'une série de raisons, je ne vais pas m'arrêter dessus, parce qu'elles dépassent ma compétence. C'est sûr qu'il y a la précarité économique, et que dans notre monde de succès, de publicité, elle est plus dure à supporter que dans un monde où la solidarité est là parce que tout le monde est plutôt en précarité. Il y a sans doute aussi les déstructurations de la famille, le fait que beaucoup d'adultes perdent un peu leurs repères par rapport au jeunes et se conduisent comme on dit comme des « adolescents », mais je ne voudrais pas entrer dans ce débat-là car je n'ai pas le temps de le développer.

Il y a 3 éléments que je voudrais pointer, que je considère comme les nouveaux dogmes de notre société de consommation. Et je ne vais pas cracher sur la société de consommation, on vit dedans, mais à nous d'être lucide. Je prends un dogme comme une balise non discutée à partir de laquelle on vit. Nous sommes tous appelés à une forme d'excellence. A l'époque où le christianisme régnait en maître dans cette société, l'excellence c'était quoi ? C'était la sainteté. Aujourd'hui, l'excellence c'est la compétitivité, soyons éternellement beaux, jeunes, riches et de préférence bronzés. Il faut être « in » ! Et cette compétitivité fait que l'homme est de plus en plus comme un élastique qu'on tend et à force de le tendre, un moment il casse. Un des syndromes de cela, c'est ce que j'appelle le syndrome « Julie Lescaut ». Je n'ai rien contre elle, mais elle a des journées de 48h et est toujours bien mise, de bonne humeur, elle règle ses 48 meurtres, ses problèmes dans son commissariat et quand elle rentre, elle a tout le temps de s'occuper des ses enfants, de gérer son divorce, de recommencer une histoire heureuse... Formidable ! Si une personne sur cent mille parvenait à faire ça, vive Julie Lescaut ! Mais pauvres autres que nous sommes, moi je ne me sens pas de la taille de Julie Lescaut. Cette idée de la compétitivité (soyons toujours beaux, jeunes, riches,...), à force de vouloir être « in », de plus en plus de gens se sentent « out » ! L'excellence dans la compétitivité a quelque chose de dangereux.

A l'époque où le christianisme régnait en maître, quelle était la réussite d'une vie ? La réussite d'une vie c'était le salut, il fallait aller au paradis. Aujourd'hui, les temps ont changé, la réussite d'une vie c'est quoi : c'est d'être heureux. Tout à fait juste évidemment, mais être heureux à tout prix. « Si tu n'es pas heureux, qu'est-ce que tu fais ici ? » Ça a quelque chose également de fort contraignant. Moi, tous les matins quand je me lève, si je devais me poser la question « est-ce que je suis heureux ? », euh... il y a des jours où je ferais bien autre chose mais ce n'est pas pour ça que je suis malheureux. Nous avons tous nos frustrations et ça a quelque chose de difficile parce que, dans le temps, on était malheureux parce que « on m'a obligé d'épouser celle là », « j'ai pas le métier que je veux », mais aujourd'hui, dans cette société de l'hyper choix, si tu n'es pas heureux dans ton couple, change de partenaire ! Si tu n'es pas heureux dans ton métier, fais autre chose... On a l'hyper choix, ce n'est pas pour autant qu'on est plus heureux, c'est même parfois un peu traumatisant.

Dogme de la compétitivité, dogme du bonheur à tout prix et troisième dogme : la solitude. A l'époque où le christianisme régnait en maître, les

moyens pour réussir sa vie c'était la dévotion, c'est-à-dire la communication avec le divin, cela aidait à réussir sa vie. Aujourd'hui, il est clair que la communication c'est entre nous, nous sommes à l'ère des multimédias : je t'envoie un fax qui répond à ce que je t'ai dit sur le gsm au mail qui t'a dit ce que tu as sur mon répondeur. Nous sommes tous câblés de toutes parts et c'est fort bien, mais dans cette société, le premier cancer c'est la solitude.

Donc notre société est belle, mais de par les dogmes que présente cette société de consommation : la compétitivité (on doit être « in » mais de plus en plus de gens sont « out »), la réussite (être heureux, mais il n'y a peut-être jamais eu autant de gens qui se disent mal dans leur peau, frustrés, malheureux), le besoin de communiquer (et on est face à la solitude), je pourrais tirer un conclusion facile, rabâchée, et dire vous voyez, que depuis que les gens sont moins chrétiens, il y a plus de suicides. Je ne joue pas à ça, ce serait facile, ce serait bête et ce n'est pas le cas ! Je constate simplement que depuis que les théologiens, comme disait Philippe Grollet, ont quitté le champ sociétal, et bien malheureusement ce n'est peut-être pas les philosophies, ce n'est peut-être pas les sagesses de vie qui l'ont rempli, c'est le grand marché. Et ça, ça doit nous interroger.

Parce que, qu'il y ait moins de gens dans les églises, ça ne me fait pas nécessairement plaisir, mais c'est ainsi, ça a commencé à douze et ça peut continuer à douze. Par contre, quand je vois de fait le taux de mal-être, ça ne me fait pas plaisir ; quand je vois les replis fondamentalistes ou les refuges dans les sectes, ça ne me fait pas plaisir. Alors, je n'ai pas toutes les solutions. Je n'ai pas la solution à la précarité économique, ça dépasse ma compétence. Je n'ai pas la solution à certaines formes de déstructuration. Mais il y a une chose pour laquelle je plaide, et ce faisant j'utilise les mots de quelqu'un qui se situe en terrain neutre, c'est l'ancien directeur de l'université d'état de Liège, le recteur Bodson, qui n'est pas du tout un chrétien, qui ne se cachait d'ailleurs pas d'être Franc-maçon. A l'époque j'étais aumônier des étudiants à Liège, on me disait : « Monsieur l'abbé, vous savez je ne suis pas chrétien, mais je vous soutiens. » Je vais vous dire pourquoi : parce que je ne veux pas que mes étudiants deviennent des analphabètes spirituels. Et bien si je plaide pour quelque chose, pour les enfants de Baudouin Decharneux, pour tous les jeunes d'aujourd'hui, c'est que de fait on n'en fasse pas des analphabètes spirituels. On doit leur donner des diplômes, on doit leur donner une culture physique et sportive, un équilibre psycho-affectif, sexuel et autre, mais qu'on leur donne aussi un alphabet spirituel. Cela ne règlera pas tout, c'est déjà le cas aujourd'hui mais ce n'est peut-être pas suffisamment le cas.

Que notre société parle d'excellence et de compétitivité, ben ne crachons pas dans la soupe. Mais parler de compétitivité sans parler en même temps d'humilité, je crois que c'est biaisé. Et quand je parle d'humilité, je ne parle pas d'une vertu chrétienne guimauve (je suis pauvre et je suis moche...). Humilité vient du latin humus : connaître sa terre. On peut être compétitif ou briguer l'excellence à partir du moment où on vous apprend aussi l'humilité de connaître sa terre. Je ne suis pas Julie Lescaut. Je ne serai jamais l'éternel top model, ou je ne serai pas ceci ou je ne serai pas cela, et à 80 ans je ne suis plus celle ou celui que j'ai été à 20 ans. Ou si je ne suis pas universitaire je suis peut-être autre chose. Si auprès de nos jeunes, et si dans notre société, on ne cultive pas en même temps la compétitivité et l'humilité qui permet à chacun de trouver sa place et de ne pas sans cesse se comparer par rapport à ce qu'il n'a pas, mais bien par rapport à ce qu'il apporte, on court de fait à une société qui encourage les névroses.

Par rapport à la recherche du bonheur, oui soyons heureux, mais apprenons aussi dans cet alphabet spirituel quel est le sens du véritable bonheur. Le bonheur, ce n'est pas à chaque moment se dire « je vais bien, je suis heureux ». Le bonheur passe par les échecs et les frustrations quotidiennes. Le véritable bonheur, je crois, c'est quand on regarde dans le rétroviseur de sa vie et qu'on se dit que « tout compte fait, ce n'est pas parfait, ça aurait pu être autrement, mais fondamentalement, je ne suis pas malheureux ». Je peux dire qu'il y a du bonheur dans ma vie parce que, comme disait Baudouin Decharneux, je n'ai pas tout raté. Pas tout réussi non plus, je ne suis pas Julie Lescaut, mais c'est pas trop mal. C'est ça le bonheur.

Que l'on parle de communiquer à tout prix, ben oui communiquons, mais qu'on apprenne aussi l'alphabet spirituel, le sens de l'authentique relation. Baudouin Decharneux l'a dit : j'ai pensé au suicide, j'y ai pensé souvent. Cette confession publique l'honore, mais qui d'entre nous n'y a pas pensé ? Moi-même j'y ai pensé. Je crois que tout homme à un moment y pense, certains y restent. Mais il le dit aussi : « je n'étais pas seul, j'étais entouré de véritables et authentiques relations ». L'homme est un être relationnel. Dites à un jeune pendant les 10 premières années de sa vie : « mon petit vieux tu n'y arriveras jamais voyons », et vous en ferai quelqu'un qui n'aura pas confiance en lui. L'authentique relation ce n'est pas le sms que j'envoie sur le mail de machin... Tout ça est utile, mais l'authentique relation c'est de la durée, c'est du temps, c'est de la patience, c'est du pardon, c'est beaucoup d'amour. Alors cela, que l'on soit catho, laïque, à l'ULB, c'est cet alphabet spirituel auquel nous sommes tous appelés à contribuer. Et je suis heureux

que pour un sujet aussi sérieux, nous soyons invités. Parfois, qu'on ne soit pas toujours d'accord, c'est bien normal et c'est bien utile, et c'est ça le débat de la société. Mais parfois je dirais attention de ne pas nous cacher derrière un jeu de rôle, il joue le petit catho, lui joue le petit laïque, l'autre jouera l'ULB et l'autre l'UCL,... . Nous sommes tous dans le même bateau, qu'on soit croyant ou pas, qu'on croie qu'il y a quelque chose de l'autre côté de l'horizon ou pas. Et cet alphabet spirituel, je crois que tous d'une façon ou d'une autre nous sommes appelés à le donner à nous et à nos enfants car la vie vaut la peine d'être vécue !

Ces Actes ont été publiés grâce au soutien de la Loterie
Nationale



Centre de Prévention du Suicide